PN
2051
.P55x

AUX
STOR
1

HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

Dbl = Pr 365
PN
2051
.P55x
15 mars
20.

RÉPLIQUE

A MONSIEUR R. T.,

RÉDACTEUR DU FEUILLETON

DU

COURRIER DE GENÈVE.

GENÈVE,

IMPRIMERIE DE P.-A. BONNANT, RUE VERDAINE, 277.

1842

HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

RÉPLIQUE

A MONSIEUR R. T.,

Rédacteur du Feuilleton

DU

COURRIER DE GENÈVE.

Le *Courrier de Genève* du 2 mars offre un *feuilleton* qui commence par ces mots :

Encore Monsieur Philodrame.

« Monsieur Philodrame nous écrit pour nous demander l'insertion d'une petite *duplique*, que nous trouvons, nous, un peu longuette, eu égard à l'objet. »

Cette duplique n'avait que vingt lignes environ ; naguère nos *parenthèses* paraissaient *bouffonnes* à M. R. T. ; maintenant

notre *duplique* l'ennuie sans doute, puisqu'il la trouve *un peu longuette.*

..... Est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son maître.

En d'autres termes, il n'est pas donné à chacun d'avoir le style du *Presbytère* et de la *Bibliothèque de mon oncle;* nous ne sommes donc nullement surpris de ne pas faire rire toujours.

Au lieu de l'insertion pure et simple de cette *petite duplique*, le *Courrier de Genève* en donne un extrait mutilé, suivi d'un long commentaire, politique en majeure partie; cette portion ne nous touche et ne nous regarde en aucune manière; mais voici qui est un peu plus de notre ressort.

« M. Philodrame prouve, par la réponse même qu'il a faite à nos réflexions, qu'il n'y a pas répondu. » C'est fort juste. « Si j'avais voulu répondre, » dit-il, « je l'aurais certainement pris sur un ton plus élevé et plus sérieux.... »

M. R. T. a bonne envie, on le voit, de se moquer de nous; mais, un petit moment, nous ne sommes pas encore mort, et savons retourner un trait. Pour nous railler, M. R. T. tronque la phrase de notre *duplique*, afin de la faire *trouver un peu* moins *longuette* à ses lecteurs.

Tronquer, mutiler les moindres écrits de leurs adversaires, est un procédé, comme chacun sait, fort à l'usage de MM. les journalistes; et quoique M. le professeur R. T. ne le soit que depuis quatre jours, il a déjà pris les allures du métier; nous lui en faisons notre compliment; il était apparemment né, comme Jules Janin, pour les feuilletons; nous lui souhaitons, en bon chrétien, un succès égal à celui qu'obtient cet homme d'esprit.

Voici donc quel était en son entier la phrase de notre *petite duplique.*

« La preuve que j'ai regardé vos réflexions comme *au-dessous*

de moi, se trouve dans ce que vous considérez comme ma réponse; je l'aurais certainement pris sur un ton plus élevé et plus sérieux, si j'eusse cru la chose utile à la cause que je défends; les intérêts que j'ai mis en avant et en évidence sont trop minimes pour que vous, Monsieur, et d'autres, puissiez les considérer comme *une réponse*...»

Si nous ne nous égarons, cette phrase offre un sens assez clair, que dénature l'ironie de M. R. T.; ce sens, le voici : Notre brochure était terminée, déjà la date était apposée au pied, lorsque nous parvint le supplément du *Courrier de Genève;* pour *répondre* à ce qu'il contenait à notre égard, il aurait fallu écrire une nouvelle brochure; mais notre siége était fait, et nous nous contentâmes d'insérer quatre mots indiquant uniquement que nous avions lu l'opinion antithéâtrale du *Courrier de Genève;* on verra tout à l'heure ce que nous entendons par *une réponse*.

En en appelant, à la fin de notre période, à la haute intelligence du rédacteur du *Courrier de Genève*, nous avions cru donner une preuve de l'estime que nous faisions de ses talents bien connus; il paraît que nous nous sommes trompé, et que son intelligence n'est pas descendue jusqu'à nous : — alors nous ferons monter notre dialectique jusqu'à lui.

«Ici,» continue M. R. T., « pour toute réplique à sa duplique, nous lui adresserons une supplique, » (à la grâce sémillante de ce style, qui ne croirait lire une épître de M. Jabot!!) «c'est de vouloir bien, dans sa prochaine, le prendre sur ce ton élevé et sérieux qu'il s'est malignement abstenu de prendre jusqu'ici... »

Vous serez, Monsieur, servi à souhait tout à l'heure; mais permettez-nous de repousser et de vous renvoyer toute idée de *malignité;* nous sommes, en affaire et en polémique, beaucoup plus rond que vous ne le dites: seulement nous craignons quelquefois d'être prolixe, n'ayant pas le talisman que vous possé-

dez, qui vous permet d'écrire, sans craindre de répandre l'ennui, les plus longues pages de politique sur l'*album de M. Calame*.

Vous voyez, Monsieur, qu'en adversaire plus loyal que vous, nous rendons pleine et entière justice à votre talent pour *écrire*; si nous vous reprenions là-dessus le moins du monde, nous ferions dire à chacun : *Voilà Grosjean qui en remontre à son curé*. Mais il n'en est pas de même quant à votre talent pour *lire*, au moins pour lire ce que nous écrivons ; là-dessus nous allons vous donner plus d'une leçon. Vous dites, en continuant :

« Que nous soyons au-dessous de lui, cela ne doit pas l'en empêcher, car enfin si *un chien regarde bien un évêque*, d'un autre côté, il arrive, sans nul doute, aux évêques de regarder un chien. »

D'abord cette plaisanterie est sans doute charmante, car vous ne faites, chacun le proclame, que des choses charmantes; mais nous ne savons voir bien distinctement qui de vous ou de nous, est *le chien*, qui est *l'évêque* ; nous ne nous sentons pas la moindre disposition à porter la mitre ; mais, par hasard, est-ce que vous nous verriez déjà la crosse en main, parce que vous vous attendez à être *crossé*? Alors c'est ce que nous allons faire de notre mieux.

Nous aurions mieux aimé, Monsieur, ne pas rencontrer là cét adage qui n'est digne ni de vous, ni de nous ; mais nous vous reprochons sérieusement, et en homme d'honneur, de nous faire dire ce que nous n'avons point dit — *Que nous soyons au-dessous de lui* — Où donc avons-nous inséré une expression, une pensée dédaigneuse relative à votre personne ou à celle de vos collaborateurs? *Qui* avons-nous le droit de regarder comme *au-dessous de nous*, si ce n'est les artisans de mauvaises œuvres, au nombre desquels nous ne vous mettons point?

Vous n'avez donc pas su (ou voulu) nous *lire*; nous avions écrit : *les réflexions du rédacteur sont, nous le déclarons, au-dessous de nous*. Ce sont donc les mots et non la personne que nous attaquions ; dans un moment d'irritation tout homme estimable

peut tracer, contre un autre homme estimable aussi, des paroles indignes de ce dernier; c'est, nous le pensons, ce qui vous est arrivé. Toutefois puisque vous nous *suppliez* de répondre à ces réflexions, nous ne tarderons pas à le faire; en attendant, poursuivons l'examen du feuilleton.

« En troisième lieu .... » dites-vous. Ici, il faut l'insertion textuelle (de notre duplique). « Sur tont ce que vous dites, » nous écrit M. Philodrame, « sur tout ce que vous dites de l'introduction des bals *costumés* dans notre patrie, mon opinion, partagée par bien d'autres personnes, est que *vous calomniez le pays.* »

Encore ici, Monsieur, vous ne nous avez pas bien lu, car nous avions écrit *notre pays;* il y a dans l'adjectif *notre* quelque chose de patriotique, d'affectueux, qui disparaît dans votre article *le.*

A ce sujet, nous nous contentons de vous raconter un fait : au moment où nous est parvenu le *supplément du Courrier*, une personne est entrée dans notre cabinet ; nous lui avons lu votre article concernant les bals, sur quoi elle s'est s'écriée : *C'est une infâme calomnie* ! ! Moins rigoureux, nous vous avons fait grâce de *l'infamie*, mais nous maintenons le concert d'opinion à ce sujet, entre nous et d'autres personnes ; nous y reviendrons.

« Voilà, » dites-vous, « l'opinion de M. Philodrame, c'est évident. Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que M. Philodrame, malgré ses dénégations, et quand même *il a perdu à la révoluion de* 1789 *des maisons, une masse d'argenterie, et beaucoup d'argent monnayé,* est démocrate, démocrate au premier chef : Vous avancez, dit-il, que le peuple peut se corrompre, donc vous *calomniez le peuple.* »

Suivent cinq belles colonnes sur la démocratie, avec lesquelles nous n'avons rien à faire.

Ici, Monsieur, nous vous reprochons encore de ne savoir pas lire; car ce n'est pas en 1789, mais en 1794 que nous avons perdu ce que vous soulignez, sans doute encore par raillerie.

En ce temps-là, 1794, on ne raillait pas; on fusillait les aristocrates (un de nos frères n'a échappé à ce sort que par la fuite) et on dépouillait de leur fortune ceux auxquels on conservait la vie. C'est à ce titre que notre père, d'honorable mémoire, a été dépouillé; et il vous sied mal, Monsieur, à vous qui n'étiez pas né alors, de railler sur ces actes de brigandage public.

Parce que nous sollicitons l'amélioration, l'épuration du seul plaisir de notre population entière, vous nous appelez *démocrate, démocrate au premier chef.* Eh bien! soit; si vous, qui êtes directement notre adversaire à l'endroit des perfectionnements à apporter à l'art dramatique, êtes *aristocrate*, nous consentons, sous ce seul point de vue, à être *démocrate;* l'aristocratie nous retrouvera suffisamment sur la place publique et dans ses rangs; nous verrons bien si vous y serez. Toutefois, disons en passant que si vous êtes, comme vous nous le montrez, ennemi des améliorations scéniques, nous ne comprenons pas comment et pourquoi vous vous trouvez chargé dans notre Faculté des lettres, de faire sentir à nos jeunes étudians les beautés des auteurs dramatiques; il y a là contradiction évidente, paralogisme complet, tandis que dans la continuation de nos instances, en faveur du théâtre, il y a réelle conséquence. Il est vrai que nos étudians sont livrés aux mains d'un homme qui écrit: ... « *nous considèrerions comme une sorte d'espèce de devoir de nous imposer l'insertion textuelle.* » Il nous semble que ce français-là ne vaut guère mieux qu'une phrase qui renferme plusieurs *qui;* quatre *de* en quatre mots qui se suivent!! peste! il n'y a guère que M. *Vieux-Bois* et M. *R. T.* qui soient capables de pareils tours de force; et puis *une sorte d'espèce de devoir*, ce n'est pas à Paris qu'on oserait élever son langage jusqu'à un tel degré de sublime: Corneille, Bossuet, Châteaubriand, et même le Vicomte d'Arlincourt, n'offrent rien de comparable.

Mais, c'est assez, ce nous semble, prendre notre revanche et amuser les rieurs à *vos* dépens, Monsieur; nous ne vous conseillons pas d'y revenir une troisième fois; vous nous faites, vrai, la partie trop belle.

Maintenant, nous allons nous rendre à votre *supplique et le prendre sur ce ton élevé et sérieux que*, selon vous, nous nous sommes *malignement abstenu de prendre jusqu'ici;* et comme le journal qui a le bonheur de vous posséder pour feuilletoniste n'est probablement pas entre les mains de tous ceux qui liront cette misérable feuille-ci, nous nous croyons obligé de reproduire en toutes lettres les articles que nous avons trouvés *au-dessous de nous.*

« S'il nous arrive,» dites-vous le 12 février, « de faire mention ici du petit écrit intitulé : *Du Théâtre de Genève*, c'est uniquement pour le signaler à l'attention de nos lecteurs comme un exemple de ce dérèglement des esprits qui accompagne les secousses démocratiques, et comme un signe de l'espèce d'émancipation qui est attendue et espérée par le public, à coup sûr infiniment peu nombreux, dont cet écrit se dit l'écho. »

Dans ces phrases préliminaires, il y a, Monsieur, une première insinuation attentatoire à notre honneur que nous ne sommes nullement disposé à vous passer; vous vous permettez de douter de la vérité de ces trois mots : *l'écho du public;* vous nous accusez de mensonge, ou tout au moins d'exagération; et qui êtes-vous, grand Dieu, pour oser nous donner un pareil démenti? Par quel point touchez-vous le public qui prend son plaisir au théâtre? A quelle porte de loge ou de salon avez-vous écouté pour savoir s'il est faux ou vrai que nous soyons *l'écho du public?* Sur ce point, vous êtes un ignorant, et vous avancez gratuitement une dénégation sur laquelle vous ne possédez pas la plus petite lumière. Eh bien, nous, Monsieur, nous affirmons, *sur l'honneur*, que ce que nous avons dit et écrit n'est bien réellement que *l'écho* de ce que, depuis maintes années, nous entendons prononcer par *le public;* que nous n'avons fait que poser sur le papier les plaintes réitérées qui s'échappent de la bouche des amis du théâtre, contre l'incurie de l'administration publique, à l'endroit du local et du matériel de la scène, aussi bien que des moyens de choisir un *bon* directeur et de lui faci-

liter sa besogne dans l'intérêt des administrés de Genève, soit Genevois, soit étrangers.

Comme, malgré *le ton sérieux* que nous avons promis de prendre, nous ne voulons pas perdre l'occasion de nous égayer et d'égayer nos lecteurs, toujours à vos dépens, bien entendu, nous profitons déjà de celle-ci.

A voir l'ampleur de bouche, le χάσμα ὀδοντῶν que vous ouvrez, en disant : *le dérèglement des esprits qui accompagne les secousses démocratiques*, au sujet d'une mince brochure sur le théâtre, il est évident que nous sommes parfaitement parvenu à vous *faire donner dans la bosse* (ce style vaut bien votre *sorte d'espèce de devoir*, il a d'ailleurs, pour lui, son vulgarisme que le vôtre n'a pas). En écrivant nos lignes primitives, nous nous sommes dit : Une brochure sur le théâtre, dans ce moment d'effervescence populaire, n'aura aucun succès; elle ne sera pas même lue, puisque le drame et la comédie se jouent partout ailleurs que *place Neuve;* pour la faire lire, pour attirer l'attention sur elle, fourrons-la d'un peu de politique. Ainsi avons-nous fait, ainsi en est-il arrivé; les deux mots de politique ont donné à notre brochure plus de lecteurs, et ont fait dresser plus d'oreilles, ouvrir plus d'yeux, que ne l'auraient pu dix pages de plus sur le théâtre. Est-ce si gauche, Monsieur, est-ce si bête et si maladroit? Et remarquez bien que vous-même, qui êtes un malin, vous vous y êtes laissé prendre, et avez considéré comme le fond de la brochure ce qui n'en était que la forme, le laissez-passer, le costume, le miel au bord du vase. En vérité, nous nous redressons et sommes fier de vous avoir si bien fait donner dans le panneau; d'autant plus que, moyennant ce, vous avez déjà, bien malgré vous, sans doute, consacré *trois* articles, pas moins, au théâtre, dont vous connaissez à peine l'entrée. Vraiment, notre habileté est grande, surtout pour un homme qui n'est pas professeur à l'Académie de Genève, et qui ne se fait pas *une sorte d'espèce de devoir* de prendre toujours la forme pour la forme et le fond pour le fond.

Et puis, qu'est-il arrivé encore? le public, tout le public,

s'est ému à la lecture de cette première brochure anonyme. De qui est-elle? elle est bien insolente ! ! Alors M. l'avocat Chancel l'a publiquement reniée ; — M. Vouan en a fait autant ; — M. Campério s'en est défendu ; personne ne la voulait pour sienne ; l'auteur, le véritable auteur, riait sous cape et attendait le résultat. Connu pour son *philodramatisme*, lui aussi passait pour en être le père ; mais, disait-on, cette brochure contient des *menaces*, et M P. ne se permettrait pas d'en faire ; cela aussi est *au-dessous de lui.* — Eh ! non, Messieurs, il n'y a pas de menaces ; il y a une ruse d'écrivain, d'abord, ruse qui a eu plein succès ; puis il y a eu un simple récit du passé, récit indéniable, récit plus clair que le jour, récit dont les aveugles seuls peuvent contester la vérité, et dont les clairvoyants, s'il y en a, doivent faire leur profit. Ainsi donc, voilà qui est bien convenu ; la première, la deuxième, la troisième brochure sont bien de M. P. il n'en renie aucune ; seulement il en attend un bon résultat.

Vous voyez donc à quel point vous vous êtes fourvoyé, Monsieur, et cependant vous auriez dû vous y connaître, vous professeur de rhétorique et de belles-lettres, vous auriez dû distinguer *les formes et les précautions oratoires*, vous auriez dû vous rappeler la fable de l'orateur athénien, *l'anguille et l'hirondelle ;* vous auriez dû, surtout en homme d'esprit, ne pas prendre pour une brochure politique, une simple réclamation en faveur du théâtre, sortie de la plume d'un homme de cabinet. Dites maintenant si c'est *malignement* que nous nous sommes *abstenu de prendre jusqu'ici le ton élevé et sérieux*, et s'il n'y avait pas, au contraire, *bénignité* de notre part à vous épargner à ce point. Mais vous nous avez provoqué, et vous n'êtes pas au bout.

« L'auteur de cet écrit, » dites-vous, « part de ce principe-ci, et d'aucun autre : c'est que le théâtre met en circulation beaucoup d'argent, cent mille francs, dit-il. Or, il est du devoir le plus strict de l'administration publique de favoriser, autant que possible, la circulation de l'argent et sa dissémina-

tion, de telle sorte que les classes plus ou moins infimes et pauvres de la société vivent et subsistent par les classes aisées et riches. »

En énonçant et proclamant ce principe, non-seulement nous croyons avoir dit une vérité, mais encore nous pensons nous montrer, autant qu'il est en nous, père et protecteur du peuple sur lequel nous attirons à la fois l'intérêt des riches et l'attention du gouvernement. Sous ce point de vue, bien qu'aristocrate politique, nous sommes tout à fait démophile. Vous, Monsieur, que faites-vous pour le peuple? Que faites-vous en faveur du pauvre?

« A ce compte-là,» continuez-vous, « notre administration, c'est vrai, a été bien coupable, mais ce n'est pas envers le théâtre: c'est envers beaucoup d'établissements, ou dangereux, ou immoraux, ou nuisibles, qui tous seraient parfaitemeut propres aussi à faire passer l'argent de la poche des uns dans la poche des autres. Nous soutenons même qu'il n'est pas d'établissement, si corrupteur qu'il soit, qui ne présente à un haut degré cet avantage. »

C'est à l'occasion de ce paragraphe que nous vous disions dans notre *petite duplique* que le peu de mots par lesquels se terminaient nos *observations* n'étaient point *une réponse*, car *la réponse était au-dessous de nous*.

Maintenant que vous la voulez, elle ne l'est plus. Cette réponse ne peut être qu'écrasante. Dans ces quelques lignes vous entassez la calomnie sur l'invention, *Pelion Ossæ*, mais aussi vous serez foudroyé comme les Titans.

Il y a, Monsieur, calomnie de votre part, lorsque vous comparez les plaisirs calmes et raisonnés du théâtre avec ceux de *beaucoup d'établissements, ou dangereux, ou immoraux. ou nuisibles*, dont nous ignorons l'existence et même le nom, bien que nous vous ayons déjà une fois mis au défi de les nommer. Et si ces établissements n'existent pas, il y a invention, et vous

forgez des chimères, non pour les combattre, mais pour nous faire peur; cela ne peut pas prendre.

Au surplus, où est votre logique? que pouvez-vous mettre en comparaison d'un *établissement*, le théâtre, qui fait *travailler* un aussi grand nombre de personnes? TRAVAILLER, entendez-vous bien, Monsieur, voilà le pivot de notre économie politique, voilà le point de vue sous lequel nous avons d'abord présenté l'institution à laquelle nous nous intéressons; et vous ne vous permettez qu'une très-mauvaise plaisanterie en parlant *d'établissements, ou dangereux, ou immoraux, ou nuisibles*, plaisanterie qui, nous le répétons, serait fort au-dessous de nous, si elle ne nous fournissait l'occasion de vous tancer, et de vous dire, comme à une autre occasion, que *vous calomniez notre pays*.

D'ailleurs, Monsieur, nous avons *le droit* d'interpeller l'administration publique au sujet du théâtre, et vous ne l'avez pas de le faire au sujet de vos *établissements immoraux*. Le théâtre, en effet, relève immédiatement de l'administration; elle seule en concède le privilége; elle y met des conditions plus ou moins onéreuses ou restrictives; elle en prohibe et interdit l'exploitation libre; elle oblige à ce qu'on s'adresse à elle, toujours à elle, rien qu'à elle. Partant de là, elle est logiquement *tenue* de faire en faveur du théâtre, qui est réellement son bien, dont le directeur n'est que le tenancier, tout ce qui est nécessaire, utile, convenable pour son maintien, son amélioration, son perfectionnement. Il y a logique de notre part à lui rappeler ses devoirs à cet égard, à la mettre en demeure de les remplir, à lui exposer les vœux, les désirs de *notre public*, qui n'est pas *le vôtre;* et il n'y a qu'indécence de la vôtre à mettre en parallèle des idées, qui, malgré le voile dont vous les enveloppez, sentent la prostitution d'une lieue. — Fi donc, Monsieur!

« Partant toujours de son principe unique,» dites-vous,« l'auteur blâme sévèrement la Chambre Municipale de ce qu'elle a refusé naguère au directeur l'autorisation de donner sur notre théâtre

un bal costumé sans masques. Ce refus, assure-t-il, a fait beaucoup de mécontents, assez même pour que l'année prochaine il soit *nécessaire* d'accorder au directeur en charge des *bals costumés*, peut-être même *masqués.* »

Comme l'affaire des bals vous tient, Monsieur, plus au cœur qu'aucune autre, nous allons, pour votre satisfaction, nous expliquer bien clairement à cet égard.

Gêné de toutes manières dans l'exploitation de son entreprise, il est naturel qu'un directeur de théâtre cherche des équivalents aux bonnes recettes que lui font perdre la censure et les événements publics. Un de ces dédommagements, plusieurs directeurs ont cru le trouver dans les bals. Les bals, soit costumés, soit masqués, sont admis sur tous les théâtres connus; à Genève, seulement, l'autorité s'est fait *une sorte d'espèce de devoir* de les interdire. Il ne faut pas perdre de vue qu'un bal produit nécessairement une forte recette à un directeur, et qu'il lui importe beaucoup de recueillir un millier de francs de plus, lorsque les circonstances publiques l'ont mal servi, comme cela a eu lieu pour M. Pepin, ou lorsqu'il n'a pas su composer sa troupe, comme c'est le cas pour M. Allan. Les bals de théâtre ont l'avantage, chez nous, d'être sous les yeux d'un nombre considérable de témoins, non participant au bal, qui à eux seuls paient les frais de la salle, en sorte que les billets de bal sont à peu près tout bénéfice. Voilà pour le directeur, voici pour les mœurs, que, comme vous, nous voulons qui soient respectées.

Ces témoins sont, en majeure partie, les parents des danseurs ou travestis; leur présence y est une garantie de la décence qui y règnerait; on ne saurait raisonnablement supposer que des indécences, des immoralités fussent commises sous les yeux et à la barbe des pères et des mères des danseuses. Cette garantie, Monsieur, ne se retrouve nulle part ailleurs; mais nous aurons occasion de revenir sur ce sujet.

Nous avons blâmé et blâmons encore l'autorité d'avoir refusé un bal *costumé* à M. Pepin, d'abord parce qu'il y avait

cruauté à lui refuser ce léger dédommagement dans un moment où ses affaires étaient si mauvaises, qu'elles l'ont forcé à quitter Genève, où il a cru qu'elles ne pourraient qu'empirer; ensuite parce qu'en autorisant un bal *costumé*, l'administration publique se rendait maîtresse de ce genre d'amusements, et pouvait y introduire telle restriction qu'elle aurait jugée convenable; par exemple, en exigeant que le prix d'entrée en fût élevé, elle s'assurait que les classes pauvres de la société ne s'y introduiraient pas. Au lieu de cela qu'est-il arrivé? Les bals lui ont échappé; en place de bals *costumés*, qui, nous le répétons, auraient fait circuler beaucoup d'argent parmi les travailleurs et les travailleuses, les gens qui *veulent* s'amuser (*et vouloir c'est pouvoir*) ont donné un bal *masqué;* c'est bien pis qu'un bal costumé où le visage découvert oblige à certaine retenue. Ce premier bal n'a, dit-on, pas été fort édifiant. Mais, cette année-ci, au lieu d'un bal, voilà qu'on en donne *quatre*, tous *masqués*. Nous avons assisté à quelques-uns, et pouvons affirmer qu'il ne s'y est rien passé d'indécent ou d'immoral, nous invoquerions, au besoin, le témoignage d'honorables pères de famille, d'origine très-aristocratique, qui y assistaient comme nous. Mais, nouvel inconvénient, ces bals *masqués*, et non costumés, ont pris pied à Genève d'où il sera dorénavant très-difficile de les expulser; de plus, ils ont nui aux intérêts du directeur du théâtre; celui-ci se plaint, à juste titre, de ce qu'on a autorisé dans une autre salle que la sienne un divertissement à lui refusé, lequel s'est réitéré un nombre de fois plus considérable qu'il ne l'avait demandé. Notre blâme, Monsieur, est donc justifié par les faits : 1° le directeur du théâtre, qui est dans la dépendance de l'administration publique, se plaint à bon droit du tort réel que celle-ci lui fait; 2° au lieu d'honnêtes et beaux bals *costumés*, nous avons et aurons des bals *masqués* malgré vous, malgré nous, malgré l'autorité, malgré tout le monde, parce que le fait accompli devient force majeure.

Comprenez maintenant, Monsieur, pourquoi nous avons dit : « il sera *nécessaire*, l'année prochaine, d'accorder au directeur

en charge des bals *costumés*, peut-être même *masqués*. » La *nécessité*, nous la puisons dans les faits actuels et dans l'histoire ; les concessions que les gouvernements ne font pas de gré à gré aux peuples, ceux-ci les leur arrachent ; vous le savez, n'est-ce pas? Ainsi sera-t-il des bals. Et quand nous disons *peut-être même masqués*, nous entendons, à regret, que lors même que l'autorité ne les voudrait accorder que *costumés*, elle sera probablement forcée de les laisser faire *masqués*. Veuillez, Monsieur, considérer ce mot *même* comme l'expression d'une sorte de douleur, précisément à cause des inconvénients que, non sans exagération, vous voyez aux bals du théâtre.

Tout ceci signifie-t-il que nous regardions ces bals comme essentiels à la prospérité de notre ville? A Dieu ne plaise! Mais nous pensons qu'il faut être attentif à suivre l'esprit des temps, et que quand elle voit arriver la crue d'un torrent, une administration sage doit chercher à en diminuer les ravages par une direction raisonnée, et non en arrêter brusquement le cours, car alors elle ne fait qu'en accroitre la fureur. Il ne faut donc voir ici qu'une leçon de sagesse donnée à l'autorité publique.

« Nous ne saurions dire, en vérité, » continuez-vous, « si le Conseil Municipal de l'année prochaine accordera tout cela : mais ce dont nous sommes parfaitement certains dès aujourd'hui, c'est que s'il l'accorde, ce sera pour la plus grande ruine des classes infimes et pauvres, et pour la plus prompte invasion des mœurs françaises en général, et de ce que les mœurs parisiennes, en particulier, offrent ostensiblement de plus scandaleux. Nous aurons nos bals *costumés*, puis nos bals *masqués*, puis nos bals *chicards ;* viendront les danses que vous savez ; l'argent circulera, le vice aussi, la corruption aussi, la souffrance aussi, et chez qui, s'il vous plaît? chez les classes infimes et pauvres tout justement ; car elles seules, avec quelques hommes de plaisir, genevois ou étrangers, participeront à ces divertissements-là. Quant à nos classes riches, aisées, gênées même, ou honorablement indigentes, c'est marquer une prodigieuse igno-

rance de leurs sentiments, de leurs habitudes et de leur moralité, que de s'imaginer qu'elles prendront la moindre part à ces sortes de plaisirs. Bien heureusement, nous n'en sommes pas encore là. »

Bien heureusement nous n'en sommes pas encore là! nous le répétons avec vous, Monsieur, car dans cette tirade nous ne savons voir qu'une nouvelle calomnie contre *notre pays*, où rien ne vous autorise à passer, de prime-saut, de l'état de calme et d'ennui *au bal chicard et à la danse que vous savez*. Mettez les bals sous la direction et l'inspection de gens honorables, respectables, de bons pères de famille, et vous n'aurez rien à redouter *des mœurs parisiennes*. C'est ainsi, Monsieur, que les choses doivent s'organiser et se passer dans un petit pays où, comme chez nous, tout le monde se connaît; voilà les points sur lesquels nous appelons l'attention de l'autorité; pas plus au plaisir qu'à la tourmente politique elle ne doit lâcher la bride; sans gêner le premier, qu'elle le guide et le dirige, mais qu'elle ne prétende pas le comprimer, l'arrêter dans son élan; le plaisir se moquera d'elle. Pour éviter que le désordre, *le vice et la corruption* se glissent dans ces réunions joyeuses, il y a un moyen très-simple; c'est que les gens honnêtes et respectables y prennent part, et compriment, par leur seule présence, tout élan désordonné. Tel n'est pas leur goût, objecterez-vous; d'accord; mais, en bons républicains, qu'ils fassent violence à leur goût pour le maintien du bon ordre et des mœurs; certes, c'est leur imposer un bien petit sacrifice que de leur demander d'assister à quelques bals.

Les classes riches, dites-vous, *ne prendront pas la moindre part à ces sortes de plaisirs*. Tant pis, Monsieur; elles prouveront ainsi leur défaut de patriotisme et leur égoïsme. Mais nous allons leur proposer un moyen tout à fait à leur portée : qu'elles organisent, chaque hiver, un ou deux bals costumés; qu'elles en mettent le billet ou la souscription à 20 fr.; alors elles seront assurées du choix des personnes, et elles répandront beaucoup d'argent dans la classe ouvrière Quelqu'un a supputé que le der-

nier bal du Casino avait mis en circulation environ 8,000 fr.; que serait-ce d'un bal costumé du grand monde! Il n'y a pas exagération à le porter à 50,000 fr., dont la majeure partie se reverserait sur la classe ouvrière. Il n'y a qu'un anachorète qui pourrait voir là un plaisir *ou dangereux*, *ou immoral*, *ou nuisible*.

Mais en voilà bien assez sur les bals qui sont, dans la question que nous traitons, d'un intérêt plus que secondaire, et que nous aurions voulu n'être point dans le cas de nommer même dans cet écrit. Notre seul but étant l'amélioration du théâtre, nous allons donner l'extrait d'une lettre que nous avons reçue au sujet de nos précédentes brochures.

A L'AUTEUR ANONYME

DES DEUX BROCHURES

INTITULÉES

DU THÉATRE DE GENÈVE,

ET DES

OBSERVATIONS SUR LE THÉATRE DE GENÈVE.

« Monsieur,

« Amateur du théâtre depuis 1777 (vous voyez que je date de loin), je n'ai pu voir qu'avec un plaisir extrême la leçon donnée par des *cheveux gris* aux jeunes rédacteurs du *Fédéral*. Rien de plus judicieux que vos observations sur la circulation de l'argent produite par le théâtre, et sur les ressources pécuniaires qu'il procure à divers individus, ainsi que sur le véritable besoin du plaisir le plus convenable que puisse goûter la classe ouvrière après les travaux journaliers de la semaine. Le blâme jeté sur cette distraction populaire, par les personnes les plus empressées à se procurer tous les plaisirs dont leur fortune leur permet de jouir, m'a toujours paru un cachet d'égoïsme.

« Ce que vous dites de la nécessité des améliorations matérielles de la salle et de la parcimonie avec laquelle elles ont été opérées, est encore parfaitement juste; le spectacle étant la principale récréation laissée aux étrangers pour passer leurs soirées agréablement à Genève, les y attirerait davantage s'il

était mieux monté, soit sous le rapport des yeux, soit sous celui de l'art scénique. Mais une observation plus importante encore, c'est celle par laquelle vous apprenez aux railleurs du *Fédéral* que la révolution de 1789 fut préparée par une émeute théâtrale. (Ici l'auteur de la lettre donne l'historique exact de cette émeute, et fait remarquer que l'une des personnes qui en furent l'occasion, l'auditeur Audéoud, a été fusillé en 1794.)

« L'absence habituelle au théâtre de la magistrature et de la haute société regardée, comme vous le dites, par beaucoup de gens, comme *un fait aristocratique*, a établi entre elles et le peuple qui le fréquente, une scission blessante et très-impolitique. J'avais fait depuis longtemps une observation semblable au sujet des bals du 31 décembre, si maladroitement négligés par l'aristocratie, et enfin supprimés ; fréquentés par tous avec empressement, ils eussent offert l'image d'une fête de famille rassemblée un jour de l'année pour célébrer le bienfait inestimable du recouvrement de notre indépendance.

« Vous avez très-bien démontré l'injustice de l'interprétation donnée à quelques phrases de la page 14 de votre première brochure ; la seconde, indépendamment de la raison exquise qui la caractérise, est pleine d'esprit et d'excellentes plaisanteries : tous les rieurs auront été pour vous.

« Après les observations que ces brochures m'ont suggérées, permettez à un vieil amateur, d'en ajouter quelques-unes sur le passé. On ne peut se le dissimuler, l'art dramatique, et même l'art musical, sous le rapport de la mélodie et de l'expression scénique, ont singulièrement dégénéré, et le théâtre ne peut plus être ce qu'il était autrefois. Ce fut après l'introduction du régime militaire, en 1782, que la salle actuelle fut construite, et le mitrailleur, de sinistre mémoire, Collot-d'Herbois, en fut le premier directeur. Ce *libéral étrange* commandait, comme on dit, ses acteurs à la baguette, et s'en faisait très-bien obéir. Il nous amena une troupe au moins égale à celles des premières villes de province. Elle jouait les tragédies de Racine et de Voltaire, les comédies de Molière, de Régnard et de Destouches, les

opéras de Grétry, Piccini, Sacchini, Paisiello, Cimarosa, et le tout avec ensemble. C'étaient bien là les véritables beaux jours du spectacle à Genève. Larive, Mlle Sainval, Préville, Molé, Dugazon s'y firent entendre, et comme le gouvernement voulait, par cette distraction, faire oublier le régime militaire, il fit tout pour le soutenir. La loge du Conseil était presque toujours remplie; les sociétés particulières furent même négligées pour le théâtre, et des personnes de la meilleure compagnie, des dames même, allaient quelquefois au parterre; les toilettes des premières étaient soignées et brillantes; Mmes F.....t et B. B.... n en étaient l'ornement; Cramer, Delon, Huber, souvent nommés par Voltaire, étaient les habitués assidus du spectacle. Saint-Géran, et autres directeurs, nous ont aussi donné parfois, de bonnes troupes, mais aucune n'a égalé celle dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

« Après avoir entendu à Paris, pendant plusieurs années, toutes les notabilités théâtrales, je fréquente maintenant fort peu le spectacle, mais je m'y intéresse toujours par mes souvenirs. Il serait sans doute maintenant inutile de revenir à la tragédie, délaissée même à Paris avant le beau talent de Mlle Rachel qui l'a pour ainsi dire ressuscitée; mais quelques comédies, quelques vaudevilles, entre lesquels une censure judicieuse ferait un choix sévère pour en écarter les platitudes et les gravelures, les meilleurs opéras modernes et ceux de l'ancien répertoire, dont le succès prodigieux de *Richard Cœur de Lion* peut faire espérer la résurrection, procureraient au public de Genève une récréation agréable et décente; c'est à quoi vos excellents avis, Monsieur, contribueront sans doute.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée. »

Pour quelques instants encore, revenons au fond de la question. En définitive, que demandons-nous? Que le théâtre, seule et

unique distraction de toute la population qui ne jouit pas du plaisir des *soirées* et des *meringues*, soit mis par l'administration publique dans un état conforme à ce que comporte la grande richesse et le développement intellectuel de la ville de Genève ; que cette salle, la scène y comprise, ne fasse pas ombre au tableau de notre patrie ; que le soin le plus grand soit apporté dans le choix du directeur, et que celui-ci soit mis dans l'obligation absolue de bien remplir sa charge, dans laquelle l'autorité devra l'aider de tout son pouvoir.

Toutes ces conditions, et quelques autres de détail, étant remplies, vous verrez peu à peu déserts les cabarets et autres lieux où une masse d'individus *perdent* leur argent, leur santé, leur moralité, et *gagnent* des maximes et des habitudes qui les mènent droit à la Pénitentiaire, ou au bagne. Alors, Monsieur, vous n'entendrez plus demander à grands cris *des bals!* parce que la partie sensitive des habitués plus nombreuse du théâtre sera pleinement satisfaite.

Alors cette récréation, si décente en elle-même et parfois si agréable, répandra une sorte de calme dans les esprits que n'agiteront plus ou le vin, ou les passions politiques ; alors nous pourrons aspirer à voir représenter les chefs-d'œuvre de la littérature, et la jeunesse studieuse pourra être conduite, non sans fruit, au théâtre.

On le voit, c'est une révolution tout entière que nous demandons, mais une révolution douce, lente, sans secousse, agréable pour tous, qui ne froissera personne et fera sourire tout le monde.

Voilà, Monsieur, toute notre démocratie ; elle est bien innocente, en vérité ; et vous vous seriez épargné des pincements de lèvres, si vous eussiez bien voulu la considérer sous son véritable point de vue, et n'eussiez pas pris pour la fin ce qui n'était que le moyen.

C. P. Philodrame.

P. S On nous informe, en ce moment, que nous nous sommes trompé en croyant que vous vous priviez du théâtre, mais que vous vous y placez habituellement dans un lieu où nous ne pouvons vous apercevoir. En ce cas, nous nous empressons de vous faire réparation et de rendre justice à votre bon goût. Mais nous vous prions alors d'être conséquent avec vous-même, et de nous aider à amener l'épuration et le perfectionnement d'une jouissance qui, par vos soins réunis aux nôtres, parviendra peut-être enfin à devenir digne de vous et de nous.

3 1197 00320 9647